

Carte de l'inondation.

Près de Dixmude aussi le danger était extrêmement grave. Le raid allemand prouvait clairement la nécessité d'envoyer des troupes fraîches.

Jusqu'à là on avait exigé des troupes un effort surhumain, mais la fatigue générale, l'épuisement de nos braves soldats mettaient la défense en péril.

Les hommes chancelants de fatigue et de faim n'avaient plus la force d'occuper la ligne.

L'ouvrage de Breton nous fournit encore ici de précieux renseignements :

« Le raid, cet incident extraordinaire, sera le dernier que connaîtra la brigade des 11e et 12e de ligne.

Le 26 octobre, à 8 heures, l'amiral annonce, en effet, au colonel Jacques, que des Sénégalais vont relever ses hommes. Mais le bombardement sévissant avec sa violence coutumière, la route de Caeskerke à Dixmude est presque infranchissable; les bataillons noirs ne pourront que petit à petit, à la faveur de rares accalmies, se glisser sur la rive droite de l'Yser; beaucoup de ces braves seront mis hors de combat avant d'atteindre le pont.

À 2 heures de l'après-midi, l'état-major des Sénégalais qui s'est installé, accompagné du major Hougardy du 1er de ligne, dans une maison de Dixmude, est enseveli sous les décombres de l'habitation qu'un obus a fait s'écrouler. Un détachement de nos troupes du génie — de ces pionniers admirables, qui nuit et jour sont au travail depuis le début de la bataille, sous le feu de l'ennemi, faisant sauter des ruines qui gênent le tir, installant quelques réseaux de fils de fer, aidant les fantassins à réfectionner leurs tranchées — va dégager les officiers que les ruines recouvrent. Tous sont retirés à peu près sains et saufs, à l'exception du malheureux major Hougardy qui a les deux jambes fracassées... Et voici que de dessous les décombres, on ramène encore une dizaine d'Allemands, à demi morts d'épuisement : ce sont les derniers fuyards de l'équipée de cette nuit.

Sous le bombardement incessant, la relève qu'opèrent les Sénégalais et un bataillon du 1er de ligne ne peut s'exécuter qu'avec une extrême lenteur, bien que l'ennemi, anéanti selon toute vraisemblance, n'attaque plus. Il est 11 heures du soir quand la dernière compagnie du 12e de ligne peut quitter ses tranchées. Le colonel Jacques s'en ira de Dixmude le dernier, le 26 octobre à minuit, après avoir remis le commandement de la tête de pont au colonel du régiment de Sénégalais.

Le 2e bataillon du 11e, seul, a dû laisser encore en ligne les deux compagnies qui occupent toujours les tranchées de la borne 16 de l'Yser et celles qui sont en position à Roodepoort-ferme. Ces dernières seront relevées le 27, les deux autres le 30 octobre seulement.

Quant aux batteries belges, si cruellement qu'elles aient souffert déjà, elles devront encore rester au feu jusqu'au 8 novembre, époque à laquelle les forces d'artillerie française — de campagne et lourde — seront suffisantes pour permettre à ce qui reste de la nôtre de se retirer.

Vers la même date aussi, les fusiliers marins connaîtront la fin de leur calvaire. Le jour même où la brigade B quittait Dixmude, — citée à l'ordre de l'armée avec les unités belges qui soutinrent son action, obtenant pour ses drapeaux la Croix des braves, — le Roi conférerait à l'amiral Ronarc'h la décoration de grand-officier de l'Ordre de Léopold en témoignage de l'admirable défense qu'il avait dirigée. Sa tâche, cependant, n'était point terminée. Jusqu'au 10 novembre il restera cramponné à Dixmude avec ses héroïques marins, contenant toujours la poussée ennemie, appuyé par d'autres contingents français et des troupes belges aussi.

Tous ces hommes seront admirables jusqu'au bout, pa-tageant dans la boue, à peine vêtus, subissant les intempéries d'une saison détestable, bombardés sans relâche, constamment en alarme, car les Allemands, bien que leur principal effort se soit reporté vers le sud, ne cesseront de s'acharner sur Dixmude : ils prendront pied finalement dans ses ruines, mais ne franchiront pas l'Yser.

Quant au rôle joué par la brigade B de la 3e division belge dans une des plus belles défenses qu'enregistrera

l'histoire militaire, il s'achevait le 27 octobre. Elle avait perdu, dans ces combats héroïques, plus du quart de son effectif; ses cadres étaient décimés : en officiers seulement, le 11e de ligne perdait 17 braves sur 44, et le 12e de ligne 19 sur 42.

Les souffrances qu'elle eut à supporter pendant les onze jours et les onze nuits où elle se tint au premier rang de la défense, soumise à un bombardement incessant et de violence inouïe, repoussant assauts sur assauts, dépassent toute description. Son noble sang coulant par mille blessures, elle conserva pourtant jusqu'au bout son âme ardente et sa volonté de fer. Aussi, sa vaillance apparaît-elle éblouissante, tout comme celle des batteries et des bataillons qui l'appuyèrent si brillamment.

À toutes ces troupes, le nom de Dixmude, qui flamboie dans les plis des étendards ou sur les boucliers des pièces, parle éloquentement de bravoure et d'abnégation, d'honneur et de devoir. La croix de l'Ordre de Léopold, qui décore les drapeaux des 11e et 12e de ligne, est bien le symbole d'une gloire étincelante, dont l'éclat désormais resplendit immortel aux yeux de la Patrie fervente.

Les Sénégalais occupèrent donc les positions, mais nous répétons qu'à ce moment la situation était extrêmement critique.

Et l'on se demandait avec anxiété si l'inondation pourrait encore se produire à temps pour apporter le salut.

Des deux côtés du front. — La défense du remblai. — Les Allemands à Rams-cappelle.

Certes à l'Yser, nos soldats eurent à endurer bien des souffrances. Il ne faudrait pas croire cependant qu'ils étaient tous sous le coup d'un irrémédiable découragement. L'abattement chez eux était le résultat de la faim et de la lassitude. Mais quels exemples de dévouement !

« A Knocke, sur la plage, une barquette vient de s'échouer, raconte Pirenne dans « Les Vainqueurs de l'Yser ». Trois hommes, dans l'eau jusqu'aux genoux, le sac au dos, le fusil à l'épaule, s'approchent de la côte. Les voici au milieu d'un groupe de curieux.

D'où viennent-ils ? Où s'en vont-ils ainsi ?

Eux, calmes, tirant de grandes bouffées de leurs pipes, regardent autour d'eux.

« Alors, dit l'un, on est en Belgique ici ? »

« Bien sûr. »

Tous trois se regardent en souriant.

« Eh bien ! par où c'est qu'il faut aller pour se battre maintenant ? »

On a beau les interroger, ils parlent peu. A grand-peine on parvient à savoir qu'ils ont quitté Anvers au moment où la ville tombait; la retraite était coupée, l'ordre était de passer en Hollande.

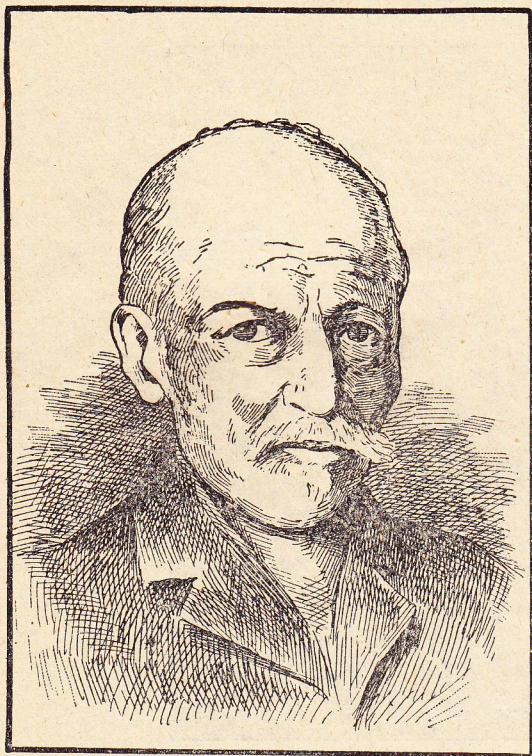
Cela a paru impossible. Ils ont fait tout l'Escaut maritime; des postes de soldats ont tiré après eux, mais ils en avaient tant vu à Anvers, que ce n'étaient pas ces quelques pauvres petits coups de fusil qui pouvaient les arrêter.

La nuit ils accostaient, se couchaient sur le sable, et repartaient à l'aube. Pendant trois jours, ils allèrent; en mer ils avaient longé la côte, et maintenant ils venaient d'aborder, n'en pouvant plus, pour voir si, enfin, ils avaient atteint la Belgique.

Par lambeaux de phrases on arrachait le récit à l'un d'eux, et après chaque réponse, se tournant vers son sergent — grand gaillard à l'air doux et robuste avec ses larges moustaches rousses, qui avait dirigé l'expédition — il ponctuait sa phrase en lui disant : « N'est-ce pas, Moustache ? » —

« Oui. »

On n'en pouvait rien tirer d'autre. Ils partirent, les braves, s'en allant vers Ostende, ignorant qu'ils avaient agi en héros; simples, convaincus, décidés, ils partirent pour rejoindre l'armée et pour recommencer la guerre ailleurs, où l'on voudrait.



Kogge.

Dans une compagnie de carabiniers se trouvait un volontaire, père de famille, âgé d'une quarantaine d'années, revenu du Congo, la haine au cœur. Il n'était heureux qu'à la tranchée. Sitôt arrivé il choisissait son poste, et là, à l'affût pendant des heures, il attendait, le regard fixé sur un créneau de la tranchée allemande. Il avait le coup d'œil et l'adresse du chasseur et jamais il ne ratait son homme : Un coup sec, un cri dans le boyau boche, des coups de feu qui partaient d'en face. Mais déjà il se glissait jusqu'à un autre endroit où il recommençait la même manœuvre.

Toute la journée il tirait, n'abandonnant son créneau que pour prendre hâtivement ses repas.

La nuit son audace croissait; afin de mieux voir, il se couchait sur le parapet et le moment venu, tirait, abattant ses hommes presque à bout portant.

Plusieurs fois cependant, il avait de la sorte provoqué des alertes ou des tirs de représailles, et à différentes reprises son commandant lui avait interdit de tirer, mais il n'en tenait aucun compte et continuait toujours sa petite besogne.

Un soir l'ordre formel lui fut donné d'aller se coucher. « Vous vous ferez tuer, lui avait dit le commandant, et avec vous plusieurs de vos camarades. »

Il n'avait rien répondu, s'était glissé dans son abri... mais une fois ses voisins endormis, il était retourné à la tranchée; il n'osa-t tirer dans son secteur, il aurait réveillé les hommes et se serait fait « pincer ». Son fusil sous le bras, il s'en alla donc, obstiné, vers le boyau qu'occupait le 1er carabiniers.

Comme une sentinelle l'interrogeait :

« Puisqu'on ne peut plus tuer de Boches par ici, dit-il, je vais faire la guerre un peu plus loin. Je ne suis point revenu du Congo pour coucher dans des abris, et avant de retourner embrasser ma femme et mes enfants — il devait partir en congé le lendemain — il faut que j'en descende encore quelques-uns. »

On le laissa passer.

Au petit jour, on fit savoir au commandant qu'un homme de sa compagnie venait d'être tué dans le secteur du 1er carabiniers; le malheureux gisa-t sur le parapet de la tranchée, frappé de sept balles.

Combien étrange, après cela, paraît le sentimentalisme du soldat. On serait tenté de croire que la vie rude qu'il mène, les émotions violentes qui l'ont tant

de fois étreint, les visions d'horreur, de mort et de carnage qu'il a connues, doivent avoir fait de lui un être essentiellement brutal, cruel et dur.

Certes son langage est devenu violent, mais non son caractère intime. Plus que jamais, il éprouve le besoin de donner son affection, le désir instinctif d'épancher toute la bonté très douce et très naïve qu'il possède au fond de lui-même. Il aime à trouver un être faible à protéger, un être auquel il puisse parler avec tendresse et qui lui doive son bonheur. Et tout naturellement, il s'est attaché aux animaux. Il a eu pitié des chiens, des chats abandonnés; il les a secourus, il a partagé sa ration avec eux, il a dormi à leur côté. Bien des soldats ont adopté un chien ou un chat qui ne les quitte jamais. Souvent, c'est le peloton tout entier qui s'est institué protecteur du petit animal trouvé dans les ruines. On va aux tranchées en serrant son protégé dans son bras, en le couvrant de sa capote pour qu'il ait « bon chaud » et ne se salisse pas dans la boue.

Dans une ferme de Reninghe, des soldats avaient découvert une chatte qui vivait parmi les ruines avec plusieurs petits. Ils s'étaient intéressés à la nichée et allaient lui porter à manger. Cette ferme était un de ces endroits qu'affectionnent les hommes. Il y restait un poêle dans lequel ils brûlaient le bois qui jonchait le sol, et sur lequel ils préparaient, toute la journée, une délicieuse popote.

Ils s'y montrèrent tant et si bien qu'ils attirèrent l'attention de l'ennemi, et un beau jour, une rafale d'obus s'abattit sur la ferme. Aucun soldat ne s'y trouvait en ce moment, mais lorsqu'ils virent les percutants crever les pans de mur qui subsistaient encore, une même pensée leur vint à tous : « les chats », et avant que l'on eût pu les en empêcher, plusieurs d'entre eux se précipitèrent vers la maison bombardée. Ils en revinrent tenant précieusement dans leurs bras les petits chats qu'ils avaient sauvés, et comme la chatte avait disparu, le peloton adopta les orphelins.

Il n'était pas rare de voir qu'un soldat risqua sa propre vie pour aller recueillir des blessés. Après la chute de Saint-Georges, lorsqu'un nombre considérable de blessés gémissaient sur le champ de bataille entre l'Yser et le Noordvaart, des soldats du 5e franchirent la nuit le vliet susdit et se hasardèrent dans les lignes ennemies pour rechercher des blessés.

Il est des heures tragiques où l'idée de la mort s'impose avec une angoissante réalité. Alors pour maîtriser leur émotion ils la bravent en la plaisantant ou se retrempe dans la foi ardente, totale, de leur race.

Une compagnie résistait, un contre dix. Les hommes couchés derrière un talus de chemin de fer tiraillaient sur les forces allemandes qui s'avançaient; des feux de mitrailleuses écartant le remblai, faisaient un affreux carnage de ses occupants.

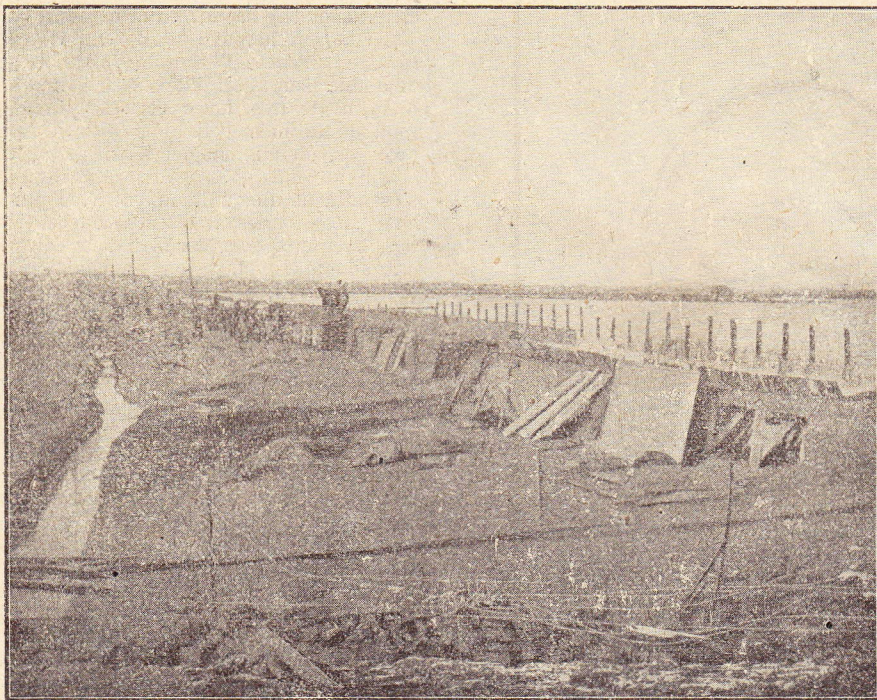
Afin de diminuer les pertes, les hommes se relayaient, quelques-uns à la fois faisaient le coup de feu, puis d'autres les remplaçaient. Déjà de nombreux morts gisaient, frappés à la tête, il fallait tirer cependant.

Alors pendant que leurs camarades s'exposaient froidement, ceux qui restaient dissimulés derrière le talus, tous ensemble et sur le ton de voix monotone et grave dont ils chantaient aux vèpres leurs longues litanies, unrent leurs prières, et au milieu du bruit de la fusillade, les voix montaient : « Sainte Vierge Marie, priez pour ceux qui vont tirer. »

Loin des êtres qui leur sont chers, sans nouvelles de leur femme, de leurs enfants et de leurs parents, tandis qu'un grand nombre de soldats savaient leur village détruit ou leur ville ravagée par le bombardement, nos troupes ont souffert plus qu'aucune autre armée, du moins avant la douloureuse retraite de l'armée serbe.

Et, malgré cela, après que l'on eût procuré à ces braves la nourriture et le repos dont ils avaient tant besoin, ils retournèrent d'emblée tout leur élan et tout leur entrain, se contentant d'apprécier les épreuves par ce simple mot : « c'est la guerre ! », sans rechercher d'autres explications ou d'autres raisons.

Lors de ces glorieuses et terribles journées de la bataille de l'Yser, nous rencontrâmes un de ces valeureux défenseurs de la patrie, qui avait dû être ramené en



L'inondation.

arrière à cause de ses blessures. Il avait perdu l'usage de son bras droit. Nous eûmes l'occasion de recueillir ses impressions. Il nous déclara que la partie la plus horrible de la bataille sont les charges à la baïonnette.

« Il me semble, dit-il, que j'entends encore les clairons sonner l'assaut. On se rua hors de tranchées... et l'attaque commença. Les balles déjà fauchaient des hommes, devant nous, à nos côtés et derrière... En avant quand même ! Ce fut surtout effroyable lorsque les Allemands, huit cents hommes environ, réussirent à traverser l'Yser et que la lutte s'engagea sur la rive. Beaucoup d'ennemis ont été poussés dans la rivière, mais il y en eut des nôtres aussi qui les suivirent... Et puis ces cris rauques et ces clameurs assourdissantes... et les plaintes et les gémissements qui entrent dans les oreilles. Certains durent presser sur le poussoir pour garder le fusil en laissant la baïonnette dans le corps de l'ennemi... parce qu'il leur était impossible de retirer la baïonnette qui était entrée dans la chair jusqu'à la boucle. Des baïonnettes — celles des Allemands sont longues — transperçaient souvent le corps entier de la poitrine jusqu'au dos... Et puis il faut pénétrer, écraser des morts et des blessés... qui la mort dans l'âme s'accrochent aux jambes et à la capote. Je le répète, rien ne surpasse en horreur l'assaut à la baïonnette. Mais lorsqu'on est entraîné dans le carnage, on ne s'en rend pas compte. On est comme fou et possédé par une fureur incoercible. Mais ensuite, on sent d'autant mieux toute cette épouvante ! »

Je n'eus plus aucune question à poser, car le soldat poursuivit de lui-même son récit, rapide, nerveux, comme s'il était encore sur le champ de bataille de l'Yser.

« On sent constamment la mort qui guette de près... mais c'est comme si l'on affrontait la camarade. Et cependant, quel ensemble de choses lugubres. Quelqu'un s'affaisse en poussant un cri bref, rien de plus. D'autres, et ils sont nombreux, appellent leur père et leur mère et s'ils sont mariés, leur femme et leurs enfants. Il y en a aussi qui disent d'un ton résigné « Je suis touché », ou « Mon tour est arrivé » ; d'autres encore crient : « Vive la Belgique », « Vive le Roi »...

Le Roi, voilà un homme ! Un de mes compagnons monte la garde. Un soldat passe et demande s'il peut continuer son chemin.

« Non, répond mon compagnon, ici personne ne peut passer »

« Mais je dois être là-bas... Je ne suis ni un espion, ni un traître, mais un soldat comme vous. »

« Personne ne passe ici... Retournez vite sur vos pas. »

« Mais cela va m'obliger à faire un si grand détour. »

« Voyons, n'insistez pas... si vous êtes vraiment un soldat, pourquoi restez-vous ici à m'importuner et à parlementer ! Vous savez bien ce qu'est une consigne. Voyons, partez par où vous êtes venu. Et vite ! »

L'étrange soldat ouvre sa capote; la sentinelle écarquille les yeux.

« Le Roi ! » s'écrie-t-il.

Mais le Roi le félicite de sa belle conduite

Mon interlocuteur parla également des coloniaux qui arrivèrent à l'Yser à la fin d'octobre, et raconte ce qui suit :

« Ce sont des gaillards terribles, ces Noirs... (Ce soldat désignait sous ce nom les gourkas).

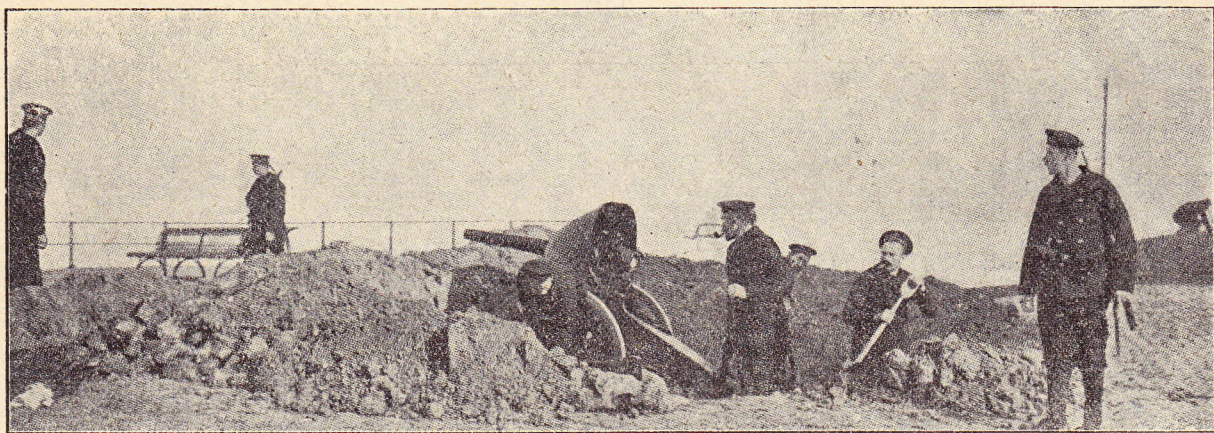
Ils ont un fusil, mais préfèrent faire usage de leurs longs couteaux recourbés. Il nous était défendu de faire du feu dans les tranchées. Mais on avait fait une exception en leur faveur, car ils venaient d'un pays chaud et trouvaient ici la température trop froide. Ils font surtout leurs attaques la nuit et rampent par terre, le couteau entre les dents, allant droit vers les tranchées des Allemands. Et quand ils se battent on ne leur entend proférer aucun cri. Ils transpercent l'ennemi ou lui tranchent la tête.

Brr ! c'est affreux, horrible. Il faut avoir pris part à une guerre pareille pour s'en faire une idée ! »

A propos des troupes coloniales anglaises, qui inspiraient aux Allemands une peur terrible, on cite une multitude de traits qui témoignent de leur courage stoïque.

Ainsi un jeune lieutenant, commandant une compagnie d'Hindous, voulut s'élaner en avant dès qu'il entendit les coups de feu de l'ennemi; mais son « gourka » — traduisez « ordonnance » — l'empoigna, le coucha sur le sol et... s'assit sur lui, en disant : « Pas encore, Sahib, pas encore ! » Il demeura imperturbablement dans cette position, malgré les soubresauts du lieutenant et les balles qui sifflaient à ses oreilles.

Puis, lorsque le signal de charger eut été donné par



Placement des batteries allemandes dans les dunes à Ostende.

le colonel, il releva respectueusement son jeune officier et, à ses côtés, s'élança dans la mêlée.

Un autre Hindou, War'am Singh, était en permission dans l'Inde quand son régiment fut mobilisé. Il fit alors spontanément le serment que, quoi qu'il pût arriver en cette guerre, dont pourtant il ignorait la cause, *il ne reculerait jamais*.

Posté, un jour en première ligne et ayant à faire manœuvrer une mitrailleuse, il dut, ainsi que son bataillon, résister à une vigoureuse attaque. A un certain moment, les Allemands ayant envahi les tranchées de gauche et celles de droite, la tranchée de l'Hindou fut prise en enfilade par le feu ennemi. Deux de ses officiers venaient d'être tués et la ligne entière fléchissait, quand arriva l'ordre formel de la retraite.

Pressé de suivre le mouvement, Wariam Singh déclara :

« Je ne peux pas; j'ai juré. »

Et, stoïquement, il demeura seul à côté de sa mitrailleuse qu'il continuait à manœuvrer.

« Bientôt, dit le blessé qui conta cet exploit, les cadavres allemands jonchaient le sol autour de lui, tels les cailloux dans le lit du torrent ».

Ma's l'ennemi revint en force, et l'Hindou fut tué. On retrouva son corps allongé au pied de sa mitrailleuse, au milieu des cadavres ennemis. Wariam Singh avait tenu son serment.

Parmi ces troupes étrangères merveilleusement organisées les plus remarquables étaient les Sikhs, d'une taille impressionnante, car ils ne mesuraient pas moins de six pieds.

Mais comment décrire exactement ces émouvantes journées d'octobre ? Du matin au soir nous errions autour des champs de bataille, récoltant partout des nouvelles et des impressions. Une vague de misère passait sur la Flandre, de chaque côté de l'Yser et se prolongeait jusqu'en France et en Hollande.

Un jour, j'entre dans une maison. Dans la seconde pièce on me conduit devant une armoire, que surmonte la photographie d'un soldat, une image de la Sainte Vierge et une bougie allumée.

Le soldat est le père des enfants qui jouent gaiement dans la rue; il est le mari, dont la femme me dit d'un air sombre, en désignant le portrait :

« Il est à la guerre ! »

Cette petite bougie est une prière aussi, aussi impressionnante que les paroles les plus simples ou les plus relevées. C'est une invocation à Dieu, émanant d'un cœur inquiet...

Derrière l'Yser dans le pays occupé par l'ennemi, de multiples églises étaient encombrées de blessés, allemands pour la plupart. Et partout on vit s'élever des cimetières... toujours des cimetières.

Et au sein de toute cette agitation guerrière des civils étaient demeurés à leurs foyers. Aussi écrivions-nous à cette époque non sans raison :

« Le grondement du canon, en fait, ils ne l'entendent

presque plus. Et bien souvent il arrive le soir, lorsqu'ils sont réunis ensemble à la ferme, que les membres de la famille ne se comprennent pas l'un l'autre à cause du crépitement horrible des mitrailleuses et de la pétarade des fusils, déchainés non loin d'eux, car lorsque le crépuscule tombe, les troupes sortent de leurs abris et exécutent ces assauts désespérés qui ont pour but la conquête de nos tranchées et l'enfoncement de nos lignes. »

Des habitants nous ont fait part des renseignements que l'on va lire :

« Nous devons marcher comme des chiens devant les militaires allemands. »

Ils enlèvent ce qu'il leur plaît et on se tait. Ils se chauffent à un feu fait avec nos meubles, bien qu'il y ait du bois mort en abondance... et on se tait. Ils déportent la population des hameaux et des villages, et on se tait. Les curés là-bas ne peuvent pas accompagner les enterrements jusqu'au cimetière et on se tait; si quelqu'un meurt la nuit, le médecin ne peut lui rendre visite après la tombée du jour, et on se tait ! Oh ! on a souvent le cœur bien gros, mais on se tait. Et que leur faut-il de plus ! »

« Mais pourquoi restez-vous là-bas, demandai-je. »

« Parce que notre maison est là, parce que nous voulons garder ce qui peut encore être sauvé des biens qui sont le fruit des peines et des économies d'une vie entière. Parce que nous ne pouvons errer à l'étranger et que nous préférons affronter le péril. Combien de temps cette situation va-t-il durer ? »

Là aussi, près du front, on se posait cette angoissante question. Dans leur premier mouvement d'enthousiasme les Allemands ont placé un poteau indicateur au Kezelsberg, près de Menin. D'un côté on lit le mot Berlin et de l'autre, Paris.

Vingt-cinq jeunes gens des environs du front à Ypres, vêtus de leurs habits de travail et chaussés de sabots ont été déportés par des soldats, baïonnette au canon. A Dadizele on les poussa dans un tram, qui les emporta vers Courtrai. Les hommes furent emmenés en Allemagne comme prisonniers. On les accusait d'espionnage.

O ! cet espionnage ! On voit successivement amener un curé, puis un notable, ou un paysan. Tous ces gens n'ont jamais pensé à la guerre, ni au militarisme ni à l'espionnage.

Il ne manquait pas non plus d'être, inavouables... C'est ainsi que je recontrai un sinistre individu. Il allait acheter du chocolat, des cigares et des friandises pour les soldats.

« Pour quels soldats ? » lui demandai-je.

« Que m'importe ? » répondit-il. Pour des Allemands, des Français et des Anglais. Je suis prêt à vendre au diable lui-même... J'ai couché dans la paille auprès de soldats allemands et aussi en compagnie de soldats belges... En temps de paix, je vis de la paix; en temps de guerre je vis de la guerre et pendant la guerre il y a plus à gagner pour moi qu'en temps de paix. »

Je fus sur le point de répondre :

« Et plus à voler aussi ? »



Patrouilleurs belges à la côte.

Peut-être qu'une balle bien placée aura mis fin à cette vie méprisante, car je ne doutais plus que j'avais eu à faire à un vampire.

J'ai vu encore d'autres êtres également suspects. Ils tenaient des conciliabules secrets dans d'obscurs cabarets et échangeaient des billets de banque à la dérobée.

Mais, en revanche, on rencontrait aussi de nobles caractères.

Un civil gisait non loin d'une ferme incendiée, faisant partie du champ de bataille d'Ypres-Dixmude.

Une balle avait mis fin à sa vie. Les barbares soldats venaient de partir...

Un silence poignant planait au-dessus du mort, qui était un fermier de la région.

Un prêtre s'avance, poussant une brouette. Doucement il soulève le mort et le dépose sur le véhicule. Une botte de paille sert de linceul... Et l'ecclésiastique se retire avec son lugubre fardeau.

Il veut au moins donner à ce civil une place d'éternel repos en terre bénie!

Dans une chaumière on trouve une lettre. Les quelques lignes suivantes y étaient tracées :

« Le pauvre ami N... a été atteint par un éclat d'obus. On a dû lui amputer les deux jambes... Et c'était juste le jour où il était devenu père de deux jumeaux. »

Puis on lisait sur ce billet les noms de cinq autres personnes qui ne reviendraient jamais plus à leur foyer...

Nous pourrions continuer à citer des faits de ce genre. Les Allemands ne portaient pas tous pour le front avec enthousiasme.

C'est que les événements avaient changé bien des choses. Le nom de la petite rivière de la Flandre, de l'Yser rayonnant d'héroïsme, les faisait frissonner. Et dans les compagnies on racontait que ceux qui y allaient n'en revenaient plus, si ce n'est mutilés et défigurés.

Cependant de nouveaux effectifs étaient sans cesse lancés dans la fournaise. Ils quittaient Bruges par la porte des Forgerons ou suivaient la route de Thourout, en longeant le vieux château-fort des comtes de Flandre, Wijnendaele, où une longue route toute droite s'infléchit entre Couckelaere et Cortemarck vers Beerst, le dernier village avant d'arriver à Dixmude.

Les soldats devaient chanter par ordre, mais la plupart avaient le cœur déchiré.

Des déserteurs rôdaient, se dirigeant vers le nord, vers la Hollande.

C'est ainsi qu'à l'Ecluse je notai à cette époque : « Ce civil, en sarrau bleu, vêtu d'un costume qui ne semblait pas précisément fait à sa taille, avec un visage qui n'était pas de la contrée, mais plutôt du type allemand... je compris bien vite que j'étais en face d'un déserteur Boche.

Et pour aller droit au but, je lui demandai :

« Vous êtes las de la guerre ? »

« Jusque-là ». Et l'homme tenait sa main au-dessus de sa tête. Il était excédé de la guerre.

« Oui », ajouta-t-il tout aussitôt, se sentant en sécurité sur le territoire de la Hollande, « j'en ai assez d'être envoyé à la boucherie comme du bétail; j'en ai assez de marcher selon le caprice de jeunes officiers arrogants, qui croient sans doute que je n'ai pas de sentiments humains et que je n'aime pas ma femme et mes enfants! »

Ses yeux brillèrent tandis qu'il prononçait ces paroles. Ils étaient à ce moment chargés de haine.

« L'Yser, reprit-il, ce nom fait tressaillir la plupart de nos soldats. Ce n'est pas un combat, mais un meurtre en masse. Et qu'avons-nous à faire ici dans ce pays, en Belgique? Pourquoi devons-nous, Allemands, ruiner ce bon peuple, si honnête, le rendre malheureux et l'épuiser? Je renonce à m'associer plus longtemps à cette besogne. Cependant, la désertion est une chose grave. Lorsqu'on s'y résout, on dit adieu à sa terre natale, à ses relations; on se trouve seul, réduit à la pauvreté et sans ressources. Mais j'ai des bras pour travailler. Ce qui est arrivé en dernier lieu, a comblé la mesure. A mon retour de l'Yser, j'étais logé à Blankenberghe dans une maison occupée par une mère et son fils. Une nuit j'entends un formidable remue-ménage. Un sous-officier et un soldat avaient fait irruption dans la maison sous prétexte qu'ils avaient aperçu de la lumière. Les femmes se mirent à crier et à appeler au secours. Je me réveille, je monte à l'étage et je demande aux deux hommes ce qu'ils font là.

Le sous-officier menaçait de me faire punir. Alors je me fâchai et le jetai en bas des escaliers. L'autre se sauva également. Le lendemain, on me prévint que j'avais à comparaître devant le conseil de guerre. Je me dis : « non, merci! » et je désertai. Et maintenant je me sens un autre homme; je ne suis plus un vil bétail, mais un homme libre. Je vais tenter la fortune en Amérique. »

Peu auparavant j'avais eu une conversation avec un autre déserteur. Il était vêtu d'un pantalon, qu'il s'était fait remettre dans une maison. Il prétendit avoir pris ce vêtement dans une maison inhabitée, mais se contredit à plusieurs reprises. Et ici je veux souligner sa déclaration pour montrer comment se répandait généralement la légende des francs-tireurs.

Le soldat allemand me raconta qu'il avait sa version toute prête pour le cas où on lui demanderait des comptes plus tard pour son acte de désertion. Il aurait déclaré qu'il avait été coupé de sa section et obligé de fuir devant une bande de civils qui s'étaient mis à sa poursuite.

Je lui fis remarquer l'in vraisemblance de son récit. Comment pouvait-il avoir été poursuivi par des civils depuis le front de l'Yser jusqu'à la frontière hollandaise, au milieu de villages et de villes qui étaient bondés



Le Roi Albert dans une tranchée.

de soldats allemands, parmi des populations paralysées par la terreur ?

« Oh ! on n'examine pas tout cela de si près », répondit-il.

Avoir été poursuivi par des civils, armés évidemment de bèches, de fléaux ou de haches, puisqu'il n'y avait plus d'armes à feu... Quel magnifique récit de sauvages et cruels francs-tireurs on pouvait broder sur ce thème !

Et voilà comment se propagent les plus dangereuses calomnies.

Et un troisième déserteur proféra la même accusation.

Le premier était sincère. Lui au moins disait à chacun pourquoi il avait déserté et quand on lui demanda s'il avait éprouvé des difficultés de la part des civils, il répondit : « Les civils ? Ils sont frappés de crainte. »

Un quatrième déserteur, un jeune soldat de dix-huit ans, avait passé la frontière, parce que la guerre avait ébranlé son système nerveux. Il avait d'abord été à Verdun, puis à l'Yser, et il racontait les horreurs dont il avait été témoin. Mais en songeant à l'avenir, à la situation qu'il aurait vis-à-vis de l'autorité après la guerre, il résolut de retourner auprès de l'armée, bien qu'il eût déjà jeté son fusil. Quel sort lui aura été réservé ? C'était un jeune homme cultivé, de bonne maison, en somme un enfant. Son père et son frère étaient également à l'armée.

Les déserteurs qui avaient franchi la frontière avaient encore le temps de réfléchir. Ils n'avaient pas quitté le pays au cours d'un combat et on pouvait admettre qu'ils s'étaient égarés. Mais, celui dont nous venons de parler était un des rares soldats qui repassèrent la frontière pour retourner dans la fournaise.

Des gendarmes allemands patrouillaient entre le front et la frontière, car l'état-major savait bien qu'une multitude de soldats tentaient d'échapper aux affres de la bataille. D'autre part, les officiers répandaient la nouvelle mensongère que la Hollande renvoyait les déserteurs.

La lutte était arrivée à son point culminant et de chaque côté du front régnait une activité extraordinaire.

Retournons un moment au remblai du chemin de fer.

Nous avons décrit la panique qui s'était emparée des troupes. Des paysans fuyant leurs villages accoururent à Furnes et y jetèrent un cri d'alarme qui se répercuta aussitôt par toute la ville : « Les Allemands ont percé ». Leurs paroles furent confirmées en apparence par l'arrivée d'une quantité de soldats qui furent cantonnés aux environs de Furnes. Une partie de la population se retira. Quelques bureaux de l'état-major déménagèrent vers Poperinghe.

Le Roi était toujours à l'hôtel de ville. On se figure sans peine l'état d'âme du Souverain. Tout semblait perdu et la question se posait de savoir si l'on serait forcé d'abandonner à l'ennemi le dernier lambeau du territoire belge.

Le général Wielemans, chef d'état-major, proposa à la signature royale l'ordre de retraite générale. Ce n'était pas encore un ordre formel, mais il était entendu qu'on l'exécuterait en cas de nécessité absolue. Et cette éventualité ne semblait pas éloignée.

Le Roi hésita. Il réfléchit.

Un peu plus tard le général Wielemans retira l'ordre. Le colonel Bernheim avait renvoyé au feu sa troisième brigade. On reporta la ligne derrière la digue du chemin de fer, et, chose incompréhensible mais réelle, l'ennemi ne profita pas de sa victoire, mais s'arrêta au Grand Beverdijk et s'y retrancha. Il est probable que ses troupes avaient besoin de souffler un peu. On avait sans doute exigé d'elles un effort surhumain. Oh ! si nous avions eu des mitrailleuses et des munitions en quantité suffisante, comme l'ennemi. Mais nos troupes avaient toujours une infériorité notoire, sauf pour ce qui concerne le courage et la vaillance.

Le front se déplaça donc vers le talus de la voie ferrée. La brigade du général Grossetti évacua Lombart-zijde, où elle fut remplacée par des territoriaux et prit position derrière le remblai. On intercala les sections françaises entre les troupes belges, de sorte que les divers groupes s'encouragèrent mutuellement, tandis que la présence des Alliés suscita de nouveaux espoirs.

La ligne n'était guère solide. Ce n'était qu'une petite digue peu élevée, toujours ébranlée et secouée par les obus.

« Jamais encore le soldat, écrit M. Baulu, ne s'était accroché à une ligne aussi mince. Il avait connu les forts de Liège et d'Anvers, les redoutes garnies de fils de fer, il avait eu la Meuse à Liège, l'Escaut à Schoonaerde, l'Yser en Flandre maritime, et maintenant il n'a plus qu'un petit remblai qui, sous l'écrasement des 15 et des 21, vibre comme une corde de violon.

A ses côtés l'artillerie est mise en morceaux, certains de nos groupes ne comptent plus que deux ou trois pièces à peine nourries; au contraire, l'ennemi qui a un matériel inépuisable, verse des cascades d'obus sur le petit talus. Tandis qu'éclatent entre les jambes une multitude de bulbes de fracas dont la fumée bouillonne à ras de terre, en plein ciel des grincements de poulie mal graissée, de vieilles ferrailles culbutant sur des gradins de tôle, des roucoulements de monstrueuses tourterelles à gorge de bronze, s'entrecroisent et dégringolent dans la plus effroyable cacophonie.

On se creuse la cervelle pour chercher un abri, il n'y en a point : la Mort déniche le soldat sous la paille

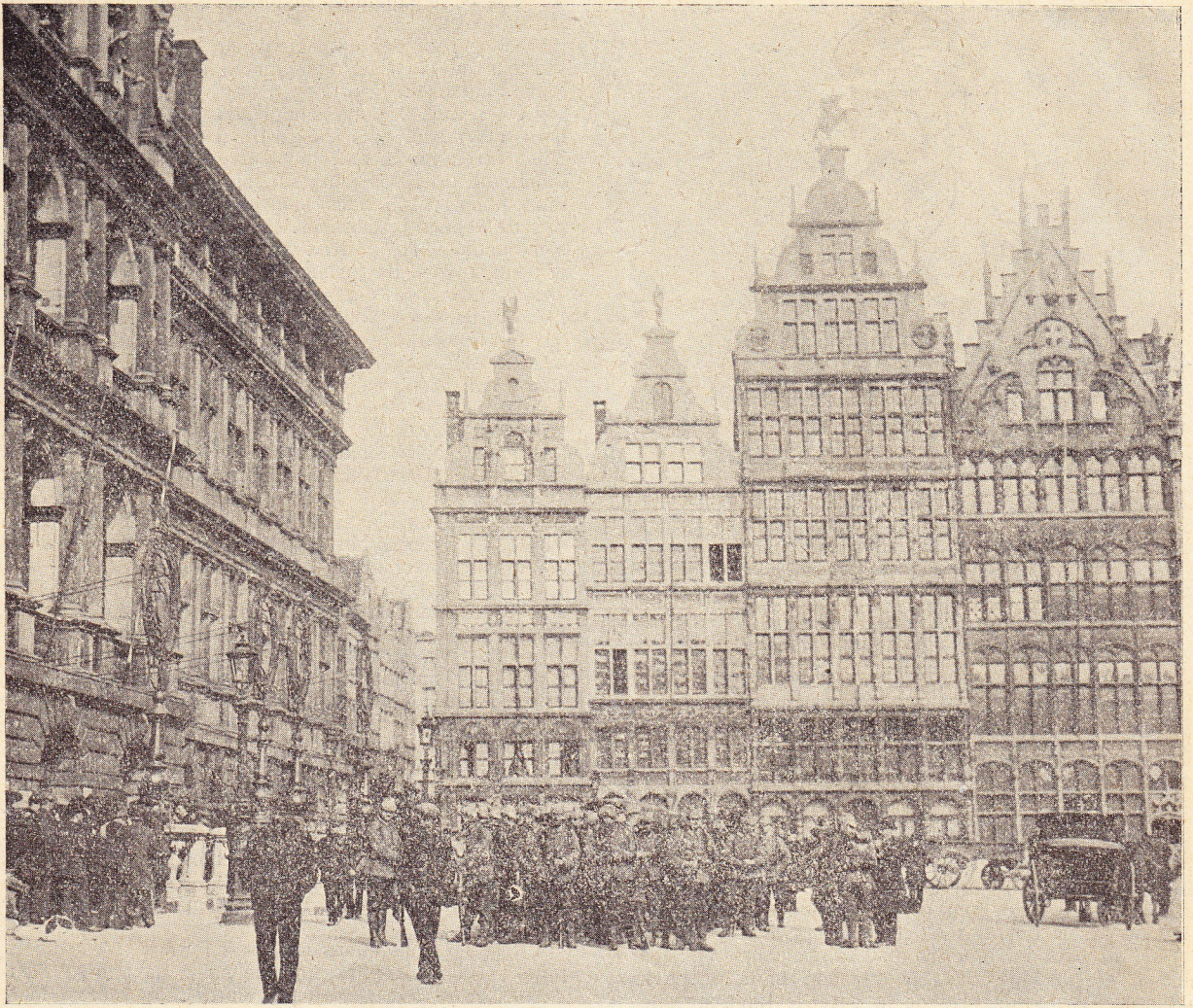


Avion allemand descendu par un as belge.

des meules, sous la terre, derrière les murs, dans les souterrains, partout... Elle prend les hommes, elle prend les animaux aussi. Elle se repait des panses ouvertes de gros bœufs, des rubans d'entrailles de cochons dilatés, elle fracasse le vol zigzagant des oiseaux; en fil à plomb elle arrête net des batteries au galop, ouvre quatre chevaux, tandis que les deux survivants se cabrent, les naseaux fumants, les pattes debout, en un splendide groupe équestre.

Eh ! bien, en dépit du diabolique vacarme qui rend des hommes sourds, épileptiques, fous, malgré une affreuse pénurie de tout, au chemin de fer l'âme du soldat belge s'est radieusement transformée. Une sorte d'intuition, supérieure à tous les calculs, lui fait comprendre que cet insignifiant talus va lui être désormais un rempart définitif.»

Et, en effet, si les Allemands parvinrent à franchir un instant le talus, ils durent cependant reculer à nouveau, et



Les Boches à la Grand' Place d'Anvers.

quatre années durant ce mince rempart marqua la limite entre le terrain occupé par l'ennemi et le coin de terre sacré défendu par les Belges.

Le lecteur se souvient de ce que nous avons dit à propos des opérations dans la région d'Ypres, à savoir dans que le rapport du général French divise la bataille sur ce front en deux épisodes : il clôture le premier à la date du 26 octobre, c'est-à-dire au moment où notre armée se retira derrière le talus.

C'est que les Allemands préparaient une nouvelle et formidable offensive, non seulement à l'Yser, mais depuis La Bassée jusqu'à la mer.

C'était un plan vaste et audacieux, un plan terrible, peut-on ajouter, car il menaçait des milliers de vies humaines sur ce champ de bataille tragique qui va de la Lys à l'Escaut.

L'ennemi prit toutes ses dispositions pour donner au coup qu'il allait porter les plus grandes chances de succès. Il fortifia tous les points importants qu'il avait en sa possession le long de l'Yser et transporta de nombreux effectifs sur l'autre rive.

Huit régiments furent chargés de lancer le premier assaut.

Un violent bombardement ouvrit cette phase de la bataille. Toute la plaine fut arrosée de projectiles. La région entière de Nieuport à la Lys trembla sous le tonnerre des explosions.

Le kaiser était arrivé en Flandre. On le vit à Dadi-zele et des déserteurs rapportèrent qu'on l'avait vu également à Hollebeke. Le chef suprême de la guerre

voulait encourager par sa présence les hommes qui allaient mourir pour lui. Ils auraient l'avantage de lutter sous les yeux de l'idole de la nation.

Le 29, l'ouragan se déchaîna avec impétuosité sur le front de l'Yser. La bataille s'engagea dès avant l'aube. Les troupes avaient entendu lire l'ordre impérial adressé à l'armée.

Et tout à coup elles s'élançèrent vers Ramscappelle et Stuyvekenskerke.

Le premier point était occupé par le 5e de ligne déjà si gravement éprouvé et dont les rangs étaient bien éclaircis, le second point était défendu par des sections du 13e et du 10e.

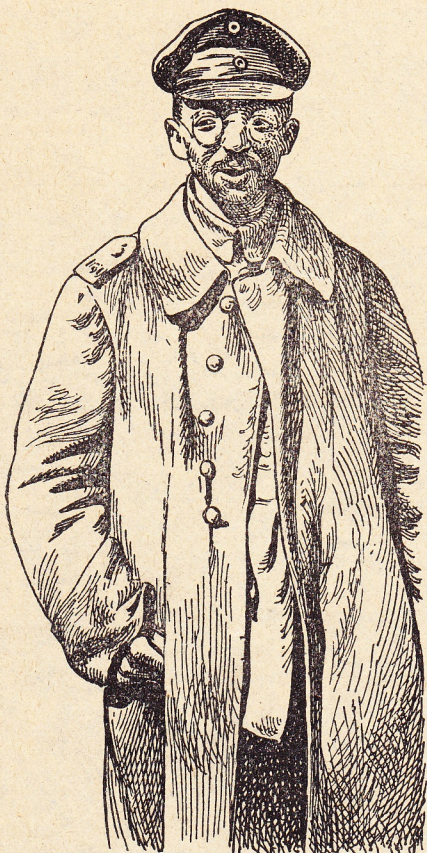
Nos troupes ouvrirent un feu terrible sur les hordes des assaillants; les morts et les blessés s'entassèrent de toutes parts, mais les rangs se reformaient aussitôt et toujours l'avalanche grise approchait.

Le kaiser était au front et les officiers rappelèrent aux troupes qu'elles combattaient sous ses yeux, bien que Guillaume ne vit pas les souffrances des blessés qui pleuraient et se lamentaient et qu'il ne remarquât point que la fleur du peuple allemand mourait sur le champ de bataille.

L'ennemi atteignit le talus du chemin de fer près de Stuyvekenskerke et s'y hissa. L'instant était critique.

« Il faut tenir ! » criaient nos officiers qui pensaient à l'inondation lente mais sûre d'où devait venir le salut, que déjà l'on voyait monter dans les vliets et les fossés et s'infiltrer dans les prairies.

Les hommes du 13e et du 10e exécutèrent une vio-



Type d'officier allemand fait prisonnier à Nieuport.

lente contre-attaque. Rassemblant leurs dernières forces, ils se jetèrent au-devant de l'ennemi. Ce fut une lutte acharnée et tragique, un corps-à-corps sanglant qui se termina par la fuite des Allemands vers leurs positions.

Plus au nord les officiers du kaiser poussèrent également leurs troupes dans la direction du talus. Le 5e dut céder du terrain près de la gare de Ramscappelle. Les braves soldats étaient incapables de résister plus longtemps aux assauts des masses ennemies; les rudes journées de Lombartzijde et du Noordvaart les avaient mis à une trop rude épreuve. Les Allemands, de leur côté, amenaient toujours des troupes fraîches, efficacement soutenues par le feu meurtrier des mitrailleuses.

Trois régiments étaient chargés d'enfoncer les lignes belges. Mais nos valeureux soldats défendirent leurs positions avec le courage du désespoir. La lutte se poursuivit avec des alternatives de succès et de revers. Chaque pouce de terrain coûta des flots de sang à l'ennemi.

La bataille se déroula au milieu des blessés et des morts et dura toute la nuit. L'artillerie allemande fit pleuvoir une grêle d'obus sur le malheureux village de Ramscappelle et sur les routes avoisinantes.

Lorsque le dernier jour de ce terrible mois d'octobre se leva à l'horizon, l'ennemi était enfin maître du village. La route de Furnes était ouverte devant lui. Mais l'accès de cette ville fut barré par le 7e et le 6e de ligne et par le 151e régiment français qui arrêterent toute nouvelle progression.

On avait des raisons de craindre que Furnes, la dernière ville belge de ce dernier lambeau du territoire, ne tombât aux mains de l'ennemi, tandis qu'Ypres attendait anxieusement un sort non moins tragique.

Mais l'eau montait dans le Beverdijk et ses vlôts, se répandant au milieu des terres limoneuses. L'ennemi s'aperçut alors qu'un nouvel allié était venu au secours des Belges.

Nous avons vu qu'on avait été obligé d'interrompre momentanément les travaux de l'écluse espagnole (Oud-Veurne-Sas) pendant la nuit du lundi au mardi, parce que les portes s'étaient refermées.

Kogge et le capitaine Thys durent donc patienter jusqu'au mardi.

Voici le récit des événements du 25 octobre que l'inspecteur de la wateringue du nord de Furnes fit en toute simplicité :

« A 4 heures de l'après-midi nous nous rendîmes d'abord à Wulpen, puis à Oost-Duinkerke et Groenendijk. Allant droit au chenal, nous attendîmes dans un estaminet, où un repas nous fut servi. La nuit à 1 heure, nous pûmes enfin nous mettre à l'œuvre. Nous avions pris de bonnes précautions. Il y avait en compagnie du commandant Thys, deux sous-lieutenants, un caporal et deux soldats. Ils portaient des cordages posés sur des bâtons et d'autres engins. A 2 heures nous arrivâmes à l'Oud-Veurne-Sas. Nous attachâmes des cordes aux portes de l'écluse pour éviter le mauvais tour qu'elles nous avaient joué la première fois en se refermant. Les soldats creusèrent deux puits et chacun d'eux se glissa dans l'un de ces puits; ils tenaient l'extrémité d'une corde afin de régler le mouvement des portes, comme je leur avais expliqué. Les obus éclataient autour de nous et Nieuport était en feu. Des flammes s'élevaient partout, le ciel en était tout rouge et le long du chenal c'était une procession de fugitifs. C'était effrayant d'entendre tout ce vacarme, les lamentations de cette multitude, les pleurs des enfants et la canonnade et les explosions...

Je m'enveloppai de mon manteau et m'assis. Thys était couché sur la pierre, prêtant l'oreille pour savoir si l'eau n'arrivait pas encore. Sans cesse il faisait des sondages pour voir si elle ne montait pas.

« Charles, murmura-t-il, elle tarde si longtemps ».

« Oui, hier la mer était houleuse, mais aujourd'hui elle est étale, cela peut faire une différence de deux heures. Mais l'eau viendra. »

6 heures moins un quart... L'eau enfonça les portes... Elle était là pour nous sauver, pour chasser les Allemands.

Le commandant Thys bondit de joie.

« Ça réussit! » cria-t-il d'une voix contenue.

« Oui, la nature est immuable... »

Maintenant, tout allait bien. Nous pouvions continuer l'opération.

A 7 h. 1/2 nous étions rentrés à Furnes. L'eau montait... et il était impossible de hâter davantage l'œuvre de la nature. Cela devait durer trois jours... Mais l'eau fatalement devant envahir les rives du Beverdijk et inonder les terres basses où les Allemands s'étaient retranchés. Et les choses se sont passées ainsi, comme vous le savez. Les travaux exécutés d'avance nous protégeaient. Evidemment, il fallut prendre des mesures pour maintenir cette inondation à un niveau convenable et pour régler l'écoulement de nos terres. »

Oui, tout cela paraissait fort simple, une fois que l'on était en possession des indications nécessaires.

On laissa également pénétrer l'eau dans les écluses de Nieuport afin de hâter l'inondation.

On avait déjà fait sauter les ponts auparavant, mais pendant la nuit des soldats du génie, conduits par le batelier Geeraerts, s'avancèrent au moyen d'une planche sur la plate-forme des écluses et surveillèrent la manœuvre des vannes, afin de déverser le plus d'eau possible sur le terrain occupé par les Allemands et de régler ensuite la marée.

Voici des détails que nous trouvons à ce sujet dans l'ouvrage de M. Léon Rycx, « Le miracle des écluses » :

« Au matin, les Allemands avaient passé le chemin de fer.

Au quartier général de Wulpen, on considérait la partie comme perdue.

Peut-être restait-il un dernier moyen à tenter : au risque d'un désastre, ouvrir la grande écluse du Noordvaart afin que la mer se précipite en torrents dans la plaine.

Mais il avait fallu abandonner les ponts et sans doute étaient-ils à cette heure occupés par l'ennemi. A supposer qu'on pût atteindre les écluses, pourrait-on les manœuvrer ?

D'ailleurs, si jamais l'opération réussissait, les Allemands bombarderaient aussitôt l'écluse pour la rompre



La pêche des carabiniers à l'Yser.

et, à l'heure du reflux, l'eau qui arrivait peu à peu par le canal de la vieille écluse espagnole. — s'écoulerait vers la mer par le Noordvaart, laissant à sec la plaine...

Le capitaine Umé se chargea d'aller aux écluses du Noordvaart.

Il se rendit à Nieuport et se mit à la recherche du batelier Geeraert.

Il le questionna.

Geeraert se souvenait d'une forte marée qui avait atteint la place de l'Hôtel de Ville.

Il expliqua l'amplitude du flot et comment il fallait s'y prendre pour aborder les vannes du Noordvaart.

« Vois-tu, capitaine Umé, tu dois passer par les écluses du canal de Furnes, puis sur le quai et les ponts, et alors tu arrives au Noordvaart. Mais, tu sais, c'est le dernier jour de la pleine lune. Demain, la marée ne sera plus assez forte... »

La bataille de l'Yser s'est livrée au moment où s'enflent les grandes marées. Sans cette circonstance, l'inondation était impossible...

Nous avons dit que le génie avait fait sauter le pont du canal. Umé se rendit sur place avec Geeraert et un détachement du génie.

A proximité du canal de Furnes, la tranchée était occupée par des Français.

Le capitaine se glissa jusqu'à l'extrémité de la tranchée et observa les ténèbres. Il ne lui restait que quelques minutes pour exécuter son ouvrage, car il fallait profiter du moment précis où la marée basse est éteinte. Dès que le flot a monté d'un côté des écluses, la pression de l'eau contre les vannes les immobilise et empêche la manœuvre.

Or, tandis que l'officier examinait la nuit, la fusillade se mit à crépiter tout le long de la tranchée française. Les courtes lueurs des feux rayaient l'obscurité. C'était un grave contretemps. Umé interrogea les soldats avec anxiété. Un chef lui expliqua que les sentinelles venaient de donner l'alerte : des Allemands avaient été vus sur la plate-forme des écluses.

Le capitaine, le cœur battant, s'avança jusqu'au bord et interrogea les sentinelles. Celles-ci lui désignèrent de l'autre côté des formes grises qui apparaissaient distinctement. Il n'y avait pas de doute : l'ennemi occupait les ponts !

Cependant, le capitaine Umé, penché dans l'ombre, essayait de percer du regard l'obscurité. A la longue, il lui sembla que les formes grises aperçues par les sentinelles restaient singulièrement immobiles... Anxieusement, il continuait son examen — et il finit par se rendre compte que ce que les Français prenaient pour des sol-

dat allemands étaient des bornes de pierre dressées sur le quai de l'Yser... Ces bornes grises, reliées par des chaînes, alignées en plusieurs rangs, se silhouettaient dans la nuit comme des fantômes, et c'était sur elles que la fusillade faisait rage... Le malentendu éclairci, tout retomba dans l'ombre. La nuit ne fut plus troublée que par le halètement lointain des mitrailleuses, l'explosion des obus dans la plaine ou le rougeolement des incendies dans Nieuport.

Il fallait se hâter. Précédant ses hommes, Umé s'en gagea dans le passage. Un à un ils se glissèrent sur les portes des écluses.

Un soldat perdit pied et tomba au fond.

Par une invraisemblable incurie, les Allemands n'avaient pas pris possession des écluses abandonnées !

Le détachement belge traversa les quais et finit par atteindre le Noordvaart.

Ils travaillèrent fébrilement. Les vannes se levaient. L'eau montante se déversait par les ouvertures avec des bouillonnements et des coups sourds. La marée se précipitait dans la plaine !

Alors les cinq hommes, abandonnant les vannes, s'élancèrent sur le chemin du retour. Ils coururent à travers les plates-formes, les esplanades des quais, par les portes des écluses, refaisant le trajet qu'ils venaient de faire, vers les lignes allées et Nieuport.

Ils allèrent se réfugier dans un cabaret, sur le quai de l'Yser, où ils attendirent pendant six heures l'instant d'aller refermer les vannes, — six heures d'angoisse.

Il faut se représenter ces cinq hommes, assis sur des chaises dans cette salle d'un petit estaminet flamand, attendant l'heure.

Du dehors, venait le tonnerre des flots s'engouffrant maintenant à travers les écluses, avec des coups sourds et des mugissements.

Les cinq hommes restaient silencieux. Aucun ne fumait.

L'horloge flamande dans un coin ne battait plus dans sa gaine; à chaque instant, l'un d'eux tirait sa montre. L'heure s'écoulait interminablement; ils s'étonnaient de ce que les obus ne pleuvaient pas encore...

Six mortelles heures se passèrent ainsi.

Arriveraient-ils à refermer les vannes?... Sinon, tout serait perdu.

Le capitaine Umé, en rappelant ces heures mortelles, disait : « Nous étions cadavériques »...

Enfin, le moment est venu.

— Allons ! »

L'officier et ses soldats repassent les écluses et les ponts.

Toute la mer était entrée dans le chenal; elle poussait ses vagues créées d'écume.

Au loin, dans la buée qui s'ouvrait, les dunes étincelaient. C'était toute la mer qui arrivait, enflant ses flots venus de l'infini des espaces.

Mais arriveraient-ils à refermer les vannes, à emprisonner et à retirer la mer que l'irrésistible marée allait rappeler vers son lit ?

Par miracle, les Allemands semblaient ne s'être rendus compte de rien. Pas un obus ne vint s'abattre sur les ponts, pas un coup de feu n'accueillit les travailleurs.

Il fallait se hâter.

Le capitaine donna l'ordre de refermer les vannes.

Mais Geeraert l'arrêta. Il avait jeté dans l'eau un morceau de bois pour se rendre compte s'il y avait encore du courant.

Un imperceptible mouvement du flot se portait encore vers l'écluse.

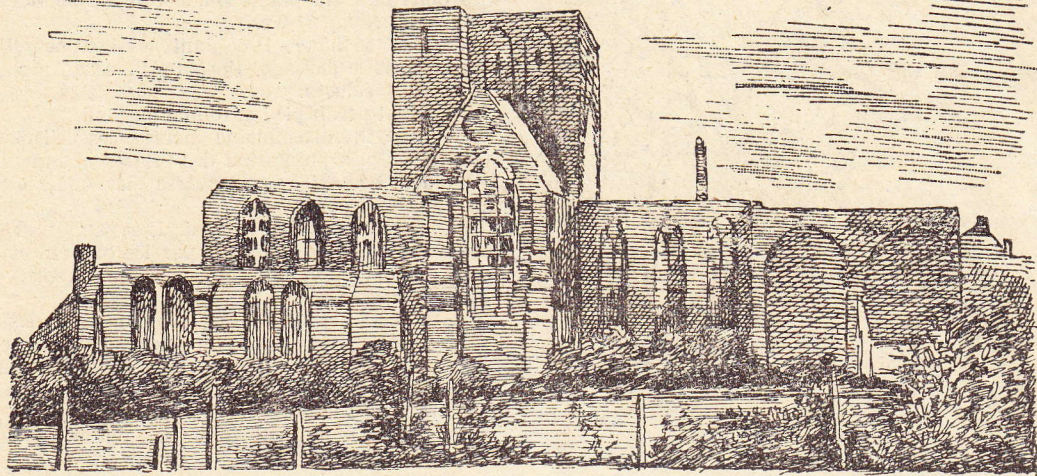
Geeraert mit sa main sur le bras de l'officier :

— Attends, capitaine, pas une goutte d'eau de trop peu pour ces cochons !... »

Dans la journée du 30, les soldats allemands avaient bien remarqué que les fossés, qu'on enjambait sans peine, s'étaient gonflés et s'élargissaient comme des rivières, en se répandant dans les prairies.

« Le 30, dit une relation allemande, nos hommes s'étaient enfoncés dans l'eau d'abord jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux. Quiconque voulait se coucher sous les feux de l'artillerie, des mitrailleuses ou de l'infanterie, était perdu. »

Mais ils avaient pensé que les pluies des derniers jours



Ruines de l'abbaye de Messines.

avaient causé une crue momentanée, et que le lendemain le terrain serait sec.

Dans la nuit, les ordres furent envoyés sur toute la ligne pour l'assaut final. Mais au matin du 31 octobre, les soldats allemands qui étaient sur le remblai du chemin de fer virent derrière eux une nappe d'eau limoneuse qui s'étendait aussi loin que portait le regard. »

Les Allemands avaient donc remarqué le piège qu'on leur tendait. La question se posait pour eux s'ils pourraient gagner l'eau de vitesse, ou du moins exécuter leur plan avant l'inondation complète. Des ordres furent donnés aux troupes dans ce sens et ils avaient des chances d'être exécutés puisque l'ennemi tenait Ramscapele, d'où il pouvait déboucher sur la route de Furnes. Mais tous ses efforts se brisèrent devant l'héroïsme des Belges et des Français.

Nous avons dit plus haut que cette offensive n'était qu'une partie du plan général d'attaque entrepris par les Allemands entre La Bassée et la côte.

Le secteur Béthune-La Bassée-Arras avait une importance capitale et il s'y déroula du commencement d'octobre à la fin de novembre des opérations qui exercèrent une grande influence dans la suite.

C'est au milieu du triangle Béthune-La Bassée-Arras que se trouvait le fameux plateau de Notre-Dame de Lorette qui devait acquérir une si lugubre réputation. Sur la route d'Arras à Lens on rencontrait le terrible Labyrinth qui fut un tombeau pour des régiments entiers.

Dès le 11 octobre des engagements de cavalerie avaient eu lieu dans le Nord et le Pas de Calais. Voici les impressions recueillies par André Tudesq dans cette région pittoresque :

« Ce sont de petites villes flamandes qui se ressemblent comme des sœurs. On les nomme Aire-sur-la-Lys, Hazebrouck, Bailleul, Estaires, la Bassée.

Les marais les flanquent, ou la forêt; des canaux les partagent. Sur l'horizon plat des Flandres leur beffroi dresse haut sa flèche, et dans le fouillis des trophées de pierre, des frises allégoriques où se mêlent l'urne et les lions, rehaussent la bretèche de leur hôtel de ville. L'une est fière de son baillage, l'autre de sa collégiale; celle-là, démantelée, figura dans le traité d'Utrecht, et l'on ne sait de quoi s'enorgueillit le plus cette dernière, d'une église du onzième ou de son vieux puits artésien. Toutes sont riches de grands souvenirs.

Elles vivaient paisibles, ordonnées. Or, brusquant leurs rêves de mille ans, voici que la guerre survient et les renoue à leur passé. Elles formaient un

quadrilatère de choix pour l'envahisseur : clefs de la France, par le sud ; portes de Belgique, par le nord. C'est par elles que l'Allemand voulait encore forcer nos terres. Dans leurs campagnes, semées de houblonnières, de bois et de canaux, se livrèrent les plus furieux combats de cavalerie.

Nos escadrons sont victorieux, notre artillerie a fait place nette. Mais les petites villes ont souffert. Par honneur, le communiqué les cita tour à tour : Aire-sur-la-Lys, Hazebrouck, Bailleul, Estaires, la Bassée. Hier oubliées, elle rentrent dans l'histoire.

Hazebrouck est occupée par les Anglais. Tout est soumis à l'autorité du général French : interdiction de vente des journaux, ordre aux citoyens de rester chez eux dès huit heures, obligation pour les piétons de ne point quitter les trottoirs, visa des sauf-conduits (et vous pouvez m'en croire, chez nos chers alliés ce n'est point là chose facile), police des rues et des débits, etc. L'abbé Lemire, maire et député, contresigne ces arrêtés.

Hazebrouck ne fut envahi qu'une nuit : jeudi. Vers neuf heures, 55 uhlands se présentèrent à la gare, baïonnette au canon. Ils avaient suivi la voie, guidés par un de leurs espions, ex-comptable chez un important chiffonnier de la ville. Par surprise, ils abattent à coups de revolver le territorial de garde, au passage à niveau, et deux poseurs de la compagnie qui, à leur approche, essaient de s'enfuir pour donner l'alarme. L'abbé Lemire attend en vain leur visite en son bureau municipal.

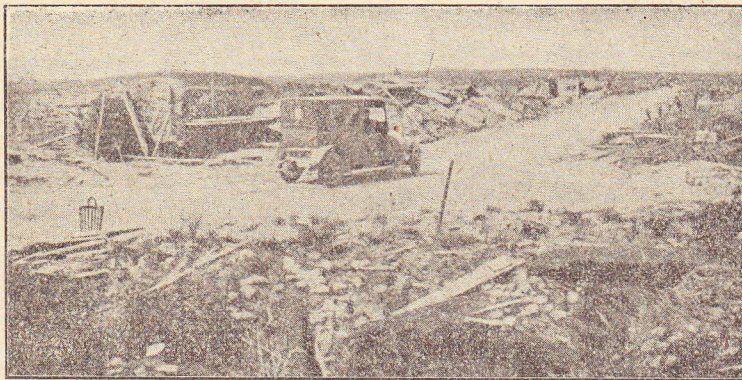
Un peloton de chasseurs campé à 2 kilomètres est de suite averti. La chasse dans les rues commença. Elle dura deux heures : se coulant au long des maisons dans la rue du Rivage, rue montante et à tournants courts, les chasseurs surprisent la patrouille quand elle débiquait sur la place : cinq uhlands furent tués, trois blessés ne purent s'enfuir. Le reste ne disparut à bride abattue que pour tomber sur un escadron du 11e dragons qui l'acheva au Grand-Sec-Bois, près de Strazelee.

L'ennemi n'avait pas eu le temps d'incendier ou de piller. L'autre victime de cette fusillade fut une fillette de huit ans qu'une balle égarée frappa au cœur.

Cette incursion d'Hazebrouck représente la pointe extrême des uhlands en Flandre française.

C'est par la Belgique que les Allemands avaient organisé leur descente en éventail. Neuf divisions de cavalerie étaient chargées de cette mission. Les premiers escadrons, forts d'environ 1.500 hommes, furent signalés à Neuve-Eglise, à deux kilomètres de Steenwerck.

A Westoutre, où les uhlands se présentèrent à la nuit,



Ruines à Messines.

précédés d'une compagnie de cyclistes, ils attachèrent le garde champêtre à la grille du cimetière et le fusillèrent. De là, passant par le mont Noir et le mont des Cats, ils gagnèrent le monastère de Sainte-Marie-du-Mont. Sur l'ordre de l'officier commandant, le père abbé dut ouvrir ses salles et laisser visiter les cellules pour témoigner qu'aucune troupe française ne campait dans le couvent. Au départ, l'officier, qui avait réquisitionné tous les vivres, remit au révérend « une pièce de 1 franc pour ses pauvres ».

A Flêtre, leur arrivée mit en fuite les habitants qui étaient la fin du marché dans les estaminets. Les brutes s'amuserent à fusiller froidement ces fuyards sans armes.

De là, marchant sur Merris, ils assommèrent à coups de crosse, à l'estaminet du *Bon Bourgeois*, un valet d'écurie, caché dans les foin. De Merris, ils gagnèrent Vieux-Berquin, Neuf-Berquin, Doulieu, puis retour à Steenwerck où, pour employer leur nouvelle nuit d'occupation, ils s'attachèrent à démolir la gare et les voies ferrées.

A Bailleul, les habitants ont peu souffert : quelques maisons incendiées, les plus riches pillées, 46.000 francs pris dans la caisse du percepteur. Les fermes d'alentour ont payé pour la ville.

Les paysans de cette région passent pour des hommes rudes et fiers de caractère. S'ils ne purent résister par les armes, du moins se refusèrent-ils à toute concession. L'ennemi, pillant puis flambant les hameaux, leur a fait payer cher cette absence de servilité. Quatorze hommes, des mobilisables, ont été fusillés.

A Bailleul, encore, est installé un grand établissement d'aliénés. Les uhlands n'ont rien trouvé de plus plaisant que de faire échapper les folles. La campagne fut quelque temps parcourue par ces démentes en liberté : plus d'une est morte de faim et de froid dans les fossés de la grand'route.

A Estaires, l'adjoint au maire, M. Blanchard, refusant de leur livrer les clefs de la mairie, ils le tuèrent sous les yeux des habitants.

S'ils n'ont pas achevé ces charmants bourgs flamands, c'est moins par pitié que parce que nos troupes ne leur en laissèrent jamais le temps. A peine occupaient-ils ferme ou village que les nôtres commençaient la chasse. Maint repas, commandé par l'Allemand, dut être servi froid et fut mangé par le Français.

Quinze jours durant, nos dragons, hussards, chasseurs et cuirassiers ont fait ici merveille, multipliant les attaques, harcelant de jour, de nuit, à la faveur des brumes qui couvrent le pays, et à la moyenne d'un contre cinq les forces ennemies. Que de bravoure, soutenue par un entrain endiablé, et l'admirable volonté de vaincre ! On avait demandé aux cavaliers de retenir l'ennemi en force. Ils ont fait plus : ils l'ont refoulé en prenant partout l'offensive. On cite tel peloton qui, en un seul jour, donna en dix combats et mena à bien des randonnées de 60 kilomètres.

Les traits d'héroïsme sont devenus ici chose banale. En voici un que j'ai recueilli sur place.

A Sailly-sur-la-Lys, 12 kilomètres des faubourgs de

Lille, un pont tournant enjambe le fleuve. Point stratégique d'importance : il faut arrêter la poussée des adversaires sans faire sauter le pont. Le colonel du 11e dragons appelle le cavalier Fricard, le premier tireur de son régiment. « A toi l'honneur ! » lui dit-il simplement. Avec deux compagnons qui lui tiennent les carabines prêtes, Fricard se cache derrière une meule, à 70 mètres du pont. Deux lanciers arrivent en éclaireurs, au petit trot : il les tue. Trois ensuite : il les tue encore. Cinq uhlands, dix minutes plus tard, subissent le même sort. A chaque coup, Fricard *fait mouche*. Il en tue trente ainsi à la suite. Ces trente morts, mieux que tout vivant, ont gardé tout le jour le pont inaccessible. Le soir en rentrant, devant les hommes, le colonel du 11e a embrassé Fricard. »

Nous avons parlé tantôt du Mont des Cats et de l'entrée des Allemands au couvent des Pères Trappistes. Le Mont des Cats se trouve presque à la frontière, sur le territoire de la commune de Godewaersvelde. Les Anglais ayant bombardé le mont, en prenant toutes les précautions pour ne pas endommager le couvent, les Allemands se retirèrent.

Un combat s'engagea qui se poursuivit jusque dans la cour du couvent.

Les moines se mirent à ramasser les morts pour les enterrer et les blessés pour les soigner ; à une centaine de mètres d'un moulin à vent, ils virent un blessé de vingt ou vingt-deux ans qu'entouraient quatre militaires ; il portait l'uniforme de simple soldat.

— C'est notre prince, dit l'un d'eux, nous ne devons pas le quitter.

Mais comme les Anglais approchaient, le blessé d'une voix éteinte leur dit :

— Vous ne pouvez plus rien pour moi. laissez-moi ici, partez (1).

Les quatre soldats rectifièrent la position, et après avoir salué rejoignirent leur détachement en descendant à toutes jambes les pentes de la colline.

Le blessé, qui était le prince de Hesse, fils du prince régnant, fut transporté au monastère et placé dans une salle où se trouvaient déjà de nombreux blessés. Le père abbé, Dom Bernard, ayant appris le nom du nouvel arrivant, s'en occupa d'une manière spéciale ; il prodiguait d'ailleurs ses soins aux autres soldats sans aucune distinction. Quand les Anglais furent arrivés, un médecin irlandais, le Dr Ganz, se mit en devoir de panser les Allemands. Il examina le jeune prince et reconnut qu'une balle lui avait traversé l'aîne.

Au père abbé qui l'interrogeait :

« Il n'y a rien à faire, dit-il, il est perdu. On peut soulager ses derniers moments avec des piqûres d'opium. »

Un moine fit ces piqûres toutes les demi-heures. Le prince manifesta le désir de s'entretenir avec le père abbé ; celui-ci s'approcha de la paillasse sur laquelle il reposait et prit sa main brûlante de fièvre.

(1) Histoire générale et anecdotique de la Grande Guerre, par Jean Bernard.

L'auteur s'est servi en partie du récit de M. Serge Basset, correspondant du « Petit Parisien ».



Patrouille de Zouaves à la côte

— Etes-vous catholique ? lui demanda-t-il.

— Non, protestant mais ma mère est catholique.

— Etes-vous marié ? Voulez-vous me charger de quelque commission pour les vôtres ?

Le jeune homme hésita, puis il dit avec peine :

— Non, merci.

A 1 h. 30 du matin il expirait.

On trouva sur le mort un médaillon en or, un sachet contenant deux billets de banque de 100 marks et une carte de visite au nom de *Maximilian, Prinz von Hessen*, et une gravure d'un journal illustré allemand représentant une jeune femme tenant dans ses bras un petit enfant.

Les Anglais enlevèrent le corps et le transportèrent pour l'ensevelir dans un cimetière de village près d'Hazebrouck (1).

« J'ai pu visiter le coin de terre auquel on a confié son corps, dans un humble cimetière. Devant cette tombe que rien, absolument rien ne signale à la curiosité, je sus que le cadavre, remis à une autorité française, fut honorablement gardé deux jours dans une maison, enterré une première fois le jeudi 15 octobre, puis exhumé nuitamment et déposé cette fois à l'abri de toute indiscrétion malsaine.. Une suite d'étranges circonstances fit que le descendant de la puissante lignée des landgraves de Hesse, Altesse elle-même promise à d'éclatantes destinées, dût son cercueil uniquement au bon vouloir, à la pitié peut-être d'un pauvre homme, qui avança au menuisier la somme de 30 francs (1). »

Le 28 octobre, on apprenait la mort du prince Maurice de Battenberg, frère de la reine d'Espagne et cousin germain du roi George d'Angleterre qui avait succombé aux suites des blessures reçues au feu, dans les rangs anglais.

Armentières fut bombardé du mois d'octobre jusqu'à la fin de novembre presque sans interruption. L'asile d'aliénés de cette petite ville ne fut pas épargné et il fallut l'évacuer en grande hâte ; on embarqua en hâte les malheureux occupants dans un train qui fut dirigé sur Rouen.

Parmi ces insensés au nombre d'un millier, il en était dix-sept, blessés par des éclats d'obus ; trois moururent en cours de route. Pour ne pas servir de point de repère, le train n'était pas éclairé ; un fou sauta par la portière, malgré les efforts de ses gardiens, et fut écrasé par les roues du convoi.

Il fallut aussi évacuer des convois de soldats dont la raison avait sombré dans l'horreur des combats.

Voici le récit d'un major anglais qui conduisit ces malheureux du front à Poperinghe et ensuite à Boulogne (2) :

« Il y avait parmi eux des Anglais, des Belges et aussi quelques prisonniers allemands. Et comme tous étaient pacifiques, je n'eus même pas l'idée de me faire accompagner de mes robustes infirmiers plus utiles dans d'autres services. La route que nous devions suivre pendant une heure se trouvait sous le feu de l'artillerie ennemie.. Pendant quelques minutes tout alla pour le mieux. Calmes, silencieux, les fous me suivaient comme un troupeau, sans faire la moindre attention aux bombes qui éclataient dans les houblonnières voisines, à 50 mètres de nous. Mais tout à coup, une batterie allemande eut la malheureuse chance de repérer notre défilé et de nous prendre comme objet de tir. Le premier obus qui s'ouvrit en pleine route, à trois ou quatre mètres derrière nous, fit perdre à mes soldats leur sérénité. Les uns se prirent à rire, d'autres levèrent les bras au ciel. Trois ou quatre se mirent à pleurer comme des enfants. « Pressons le pas », leur dis-je. Ils ne m'entendirent pas. Immobiles au milieu du chemin, ils examinaient le trou que venait de faire l'explosion et s'adressaient des discours incohérents. Exaspéré, je commençais à les secouer violemment pour les entraîner loin de ce lieu dangereux, quand un projectile tomba au milieu du groupe que nous formions et tua deux de mes fous. Alors, comme obéissant à une voix mystérieuse, la plupart s'assirent autour des cadavres, très calmes, gais, riant et causant de la manière la plus naturelle. Cris, menaces, tout était vain. Un d'eux, un Belge, me regardait avec des yeux ironiques, comme si l'insensé c'eût été moi-même... Que faire ?.. »

Comme le bombardement redoublait, le major alla demander un renfort d'infirmiers ; quand il revint, les fous étaient toujours au même endroit, une douzaine de bombes étaient tombées au milieu du cercle, blessant quelques déments ; l'un avait le nez arraché, l'autre avait le visage en sang, mais tous regardaient paisiblement en riant. (1)

Voyons maintenant la suite des opérations dans le secteur situé au sud d'Ypres.

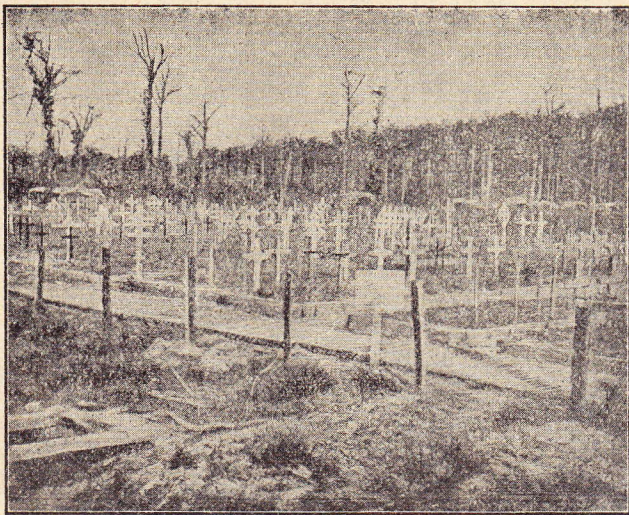
La situation aux environs de cette dernière ville n'était pas moins inquiétante. Le 1^{er} corps britannique qui marchait dans la direction de Poelcapelle (à gauche, la 1^{re} division, du général Lamax. à droite, la 2^e division, du général Munro) ne fut dépasser Saint-Julien. Les Français évacuèrent Bixschoote.

Le XXII^e corps de l'ennemi prit Vijfhuizen. Luighem et Merckem, et était sur le point de franchir le canal d'Ypres à l'Yser. S'il était parvenu à forcer cet obstacle, il aurait menacé à la fois Dixmude par le nord et Ypres par le sud. Heureusement, l'avant-garde fut rejetée près de Driegrachten,

(1) D'après le récit de Serge Basset.

(2) Gomez Carillo, « Au Cœur de la Tragédie ».

(1) D'après l'« Histoire générale et anecdotique de la guerre », de Jean Bernard.



Cimetière belge à Ploegsteert.

Mais près de Pilkem, l'ennemi pénétra dans les lignes des Cameron Highlanders, de la 1re brigade (Fitz Clarence). Un combat meurtrier à la baïonnette se déroula à cet endroit. Les Anglais durent céder un peu de terrain; leur dernier groupe se retrancha dans un estaminet où il résista jusqu'au bout, faisant feu sur les Allemands par les fenêtres et par des ouvertures pratiquées dans le toit, tandis que les morts et les blessés s'entassaient à l'intérieur. Finalement l'ennemi cerna la maison.

La situation devenait de plus en plus critique.

Il fallait à tout prix opérer une diversion. Le général Bullen mena sa section vers Saint-Jean et ses hommes se précipitèrent dans le village la baïonnette en avant. Cet assaut fut si irrésistible que l'ennemi prit la fuite; 600 Allemands se rendirent. En même temps, la 3e brigade repoussa une attaque près de Langemarck. L'ennemi avait reçu l'ordre de percer coûte que coûte; mais les Anglais n'avaient qu'un but: refouler l'ennemi à tout prix. Aussi ce fut une épouvantable tuerie dans la boue et le sang, parmi les blessés et les morts qui s'amoncelaient dans les ravins, derrière les haies, au pied des murs. On se retranchait même derrière les cadavres.

Enfin les Allemands durent abandonner le terrain qu'ils avaient arrosé de leur sang; ils laissèrent 1.500 morts sur le champ de bataille.

Et à ce moment des renforts accoururent au secours des Anglais. On acclama avec enthousiasme la 17e division française du 9e corps (général Dubois), qui arrivait au moment propice.

Les Alliés respirèrent Saint-Julien, où nous avons vu que le 1er corps était resté accroché; rien ne put briser l'élan des troupes françaises. De Saint-Julien elles poussèrent jusqu'à Zonnebeke, et de là jusqu'à Passchendaele. Mais à cet endroit l'ennemi occupait une position dominante, la fameuse crête, qui est devenue le tombeau de milliers de jeunes gens. Des canons et des mitrailleuses ouvrirent un feu terrible, semant la mort dans les rangs des assaillants. Les vaillantes troupes de la 17e division atteignirent néanmoins la lisière du village.

L'ennemi, se rendant compte du peu de chance qui lui restait de vaincre ces troupes intrépides, chercha un point plus faible et crut le trouver entre Zonnebeke et Gheluvelt, où le 1er corps britannique venait d'être relevé par des Français.

Les Allemands s'emparèrent du bois au Polygone, où se trouvait autrefois le champ d'exercices de l'école d'équitation d'Ypres, mais il ne s'y maintint pas longtemps. Les Français les refoulèrent par une attaque impétueuse et leur prirent, en outre, 800 mètres de tranchées près de Passchendaele avec 5 canons et 2 mitrailleuses.

Le 1er corps anglais s'avança à son tour vers Beceleare. Puis de nouveaux renforts arrivèrent, notamment

la 31e division d'infanterie française, qui progressa jusqu'aux abords de Poelcapelle.

Nous avons dit que Bixschoote avait dû être évacué; mais c'était un point trop important pour que l'on n'essayât pas de le reprendre. La lutte fut d'abord indécise. Successivement les Français, puis les Allemands furent maîtres du village. On se battait dans les rues, dans les maisons, dans les jardins. Des chambres étaient bondées de cadavres; des morts barraient la route. On se disputait avec une véritable rage la possession du petit village si isolé autrefois et si paisible. Les soldats du kaiser restèrent finalement maîtres de la petite commune.

C'était donc à Langemarck et aux environs que se trouvait le centre de l'action. C'est sur ce point que le kaiser et son état-major avaient les yeux fixés, au figuré naturellement, car le seigneur de la guerre et sa suite restaient suffisamment éloignés du danger pour ne pas risquer d'être atteints par les balles.

Foch résolut de tenter l'impossible pour entraver les plans de l'ennemi. Pas plus à Langemarck qu'ailleurs on ne pouvait permettre aux «feldgrau» de se frayer un chemin vers Ypres, où Guillaume II se proposait, disait-on, d'annexer la Belgique.

Le général Foch, en effet, restait le «coordinateur» de la bataille.

«En suivant de son oeil si vif les péripéties, il ne perdait jamais cette belle humeur un peu ironique qu'on lui avait vu — sur les hauteurs de la Marne — opposer à la fortune, un instant adverse. Car déjà il était autorisé à dire qu'il en avait vu bien d'autres. Plein d'un sang-froid qui s'alimentait d'optimisme, il ne prenait rien au tragique, prenant d'ailleurs tout au sérieux. De son quartier général de Cassel, il surveillait, des dunes de Nieupoort aux rives de la Somme, une énorme bataille qui, en raison même de cette énormité, lui permettait de planer, partant de donner à chaque incident sa valeur exacte, d'en apercevoir les répercussions, d'en tirer les conclusions. Actif comme un jeune colonel, on le voyait courir, depuis trois semaines, les quartiers généraux, de celui de Castelneau à celui du roi Albert et «chez French», ainsi qu'il disait, comme «chez Maud'huy» ou «chez d'Urbal», souriant d'une façon un peu énigmatique sous sa grosse moustache grise, tout en mâchonnant son éternel cigare, écoutant parler, l'oeil vif, brillant, malin, parlant à son tour par formules brèves, pittoresques, saisissantes, sachant en quatre phrases faire éclater la vérité et faisant accepter toutes les vérités, même les désagréables, au besoin par un amical coup de coude et surtout par une si évidente, si sincère, si communicative cordialité, que, du jeune roi des Belges au vieux maréchal anglais, personne ne lui avait pu résister.» (1)

La 38e division du 32e corps (général Humbert) fut amenée au front en autos. Elle avait pour mission de déclancher une attaque plus au nord, afin de détourner de Langemarck une partie des forces ennemies. On prit pour objectif Clercken, qui est bâti sur une hauteur, à proximité de la forêt d'Houthulst, qui était à présent un camp rempli d'Allemands.

Les Français franchirent le canal près de Merckem, mais il leur fut impossible d'aller plus loin à cause de la puissance numérique de l'ennemi. En tout cas, les Allemands furent obligés de porter leur action beaucoup plus au sud.

Tandis que la lutte se poursuivait à présent au nord d'Ypres, la bataille n'était plus moins ardente à l'est et au sud de la ville.

A l'est, dans le secteur de Zonnebeke à Zandvoorde s'alignait la 7e division britannique, et au sud, de Kortewilde par Houthem jusqu'à Garde-Dieu la cavalerie d'Allenby.

L'ennemi avait tenté d'enfoncer le front de la 7e division.

Il avait pris Reutel, à l'ouest de Beceleare, et s'y était maintenu malgré la violente contre-attaque exécutée par Loring. L'arrivée du 9e corps français sauva la situation.

Le 1er corps britannique pénétra même jusqu'à Beceleare, mais, malgré des sacrifices héroïques, il ne réussit pas à s'emparer du village.

(1) Louis Madelin, «Le chemin de la victoire.»



Marin français.



Marin français.

Les Allemands essayèrent alors d'atteindre leur but près de Gheluvell, sur la route d'Ypres à Messines.

Une nouvelle bataille s'engagea près de Kruseik. Le 2^e Scotch Guards s'élança sur l'ennemi et cerna 200 hommes, qui furent faits prisonniers.

Le 26 octobre, le jour se leva au milieu d'un épais brouillard que les Allemands mirent à profit pour attaquer la position par surprise. Déjà ils poussaient des cris de victoire, croyant qu'ils avaient définitivement conquis Kruseik, lorsque, vers midi, le général Rawlinson envoya de Zandvoorde la 7^e brigade de cavalerie. Les chevaux arrivèrent au galop, les cavaliers ouvrirent le feu, puis ils exécutèrent une charge et l'ennemi se replia vers la route Becelaere-Wervicq, et traversa la Rentebeek pour s'arrêter à Pannemolen.

Le général Capper regroupa la 7^e division pendant la nuit.

Le 1^{er} corps et la cavalerie d'Allenby passèrent alors eux-mêmes à l'offensive et gagnèrent un peu de terrain. Le plan du kaiser et de son état-major avaient donc échoué également sur ce point.

De l'autre côté de la frontière française, près de Neuve-Chapelle et de Givenchy, la bataille faisait rage. A plusieurs reprises les Allemands, usant de la supériorité de leurs effectifs, pénétrèrent dans les tranchées alliées, mais chaque fois ils furent repoussés à la baïonnette.

Cependant Guillaume II n'avait pas abandonné tout espoir.

Le 30 octobre, on ordonna une nouvelle offensive, à laquelle devaient prendre part des forces imposantes : la 37^e et la 38^e brigades de la landwehr, la 3^e division d'ersatz, la division de marine, des fractions des VIII^e, XIV^e et III^e corps bavarois.

On trouva sur un prisonnier un ordre du général von Demling, spécifiant que le XV^e corps, de concert avec le II^e corps bavarois et le XIII^e corps devaient enfoncer le front près d'Ypres, parce que le kaiser considérait le succès de cette manœuvre comme présentant une importance capitale pour l'issue de la guerre.

Le XV^e corps s'avança de Wervicq et de Comines et conquit, grâce à l'appui de l'artillerie lourde, le village de Zandvoorde, qui était défendu par la 7^e division. La 3^e division de cavalerie (général Byng) dut évacuer Klein-Zillebeke.

Ce contretemps exposait l'aile droite de la 7^e division.

Le général Douglas Haig donna l'ordre de conserver à tout prix les bois situés entre le canal et Gheluvell et demanda à Foch des renforts urgents. Des sections du 9^e corps accoururent et le danger put être conjuré.

Au sud du canal d'Ypres à Comines le corps de cavalerie du général Allenby eut les plus grandes peines à résister à la pression exercée par le II^e corps bavarois, qui était posté entre Hollebeke et Messines. Il dut reculer de deux kilomètres. Deux bataillons d'Hindous vinrent prêter leur appui dans la direction de Wyttschaete.

Entre Messines et Armentières, le 3^e corps britannique (général Pulteney) résista vaillamment. Des troupes indiennes relevèrent le 2^e corps, qui était complètement épuisé.

Ainsi s'était formée autour d'Ypres une pointe avancée, le fameux « salient » comme l'appelaient les Anglais. Le front, en effet, allait de Bixschoote vers Poelcapelle, et passait ensuite par Wallemolen (près de Paschendale), Zonnebeke, Gheluvell, Klein-Zillebeke, Hollebeke, Wyttschaete, Messines, Ploegsteert.

Il nous reste à voir encore comment l'action se déroula à l'Yser.

Le Roi et la Reine à La Panne. — Les soins aux blessés. — Les derniers jours d'octobre près de Dixmude. — L'ordre de reprendre Ramscapeille.

Mais il est intéressant de jeter aussi un regard derrière le front, pendant ces journées tragiques. M. Hugh Gibson, secrétaire de la Légation des Etats-Unis, visita à cette époque Le Havre, Dunkerque et La Panne.

« A mon arrivée au Havre, le 26 octobre, je me rendis à l'hôtel des Régates qui domine la mer. Les différents ministères sont installés dans le faubourg appelé Nice-Havrais; une villa y a été réservée au Roi et à la Reine, mais ils n'ont pas quitté jusqu'ici le territoire belge.

Ce petit faubourg jouit de tous les privilèges de l'exterritorialité, ce qui fait que le ministre de France en Belgique se trouve être accrédité auprès d'un Gouvernement étranger dans son propre pays.

Ici, les rues regorgent de troupes de trois nationalités différentes; là-bas, une vingtaine de cargos sont mouillés dans la baie.

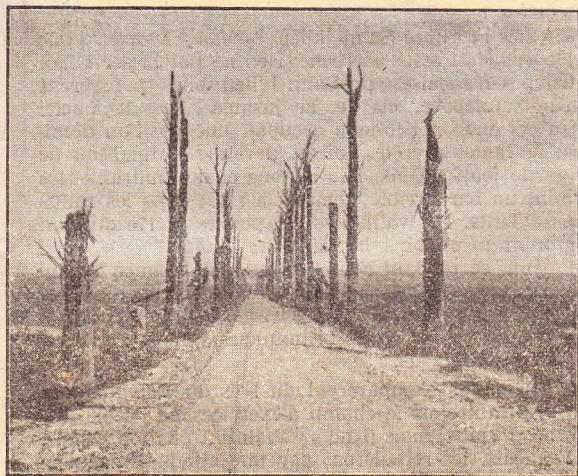
Constamment débarquent de nouvelles troupes anglaises. Elles traversent la ville en chantant et se rendent dans les camps des environs; de là, on les dirigera vers le front.

Près de l'hôtel, se trouvent deux hôpitaux anglais, dont l'un est l'ancien caserno. Il y a des blessés partout. Il règne un calme étonnant et cependant tout fait sentir la guerre. Les Français ont un aspect résolu et confiant dans le succès final.

Le ministère des Affaires étrangères est installé dans une jolie petite villa entourée d'un joli petit jardin. Le travail ne chôme pas. J'ai vu tout le monde, depuis M. Daignon jusqu'au portier.

Le général Jungbluth me fera savoir demain matin si je peux aller au front pour y voir le Roi et la Reine. »

Le 28 octobre Gibson quitta Le Havre pour se rendre au front.



Route de Messines